

L'individualisme dans Matrix, ou la dimension politique de la Matrice

auteur : [elsp \(Pierre Serange\)](#) – [approximations.fr](#) – [débat en cours](#)



Un des éléments les plus marquants des différents films *Matrix* est la façon dont un des thèmes contemporains est traité, celui de l'individualisme : la société moderne tend à distendre les liens familiaux, à rationaliser les liens amicaux, à dissoudre toutes les chaînes sociales pour que triomphe l'individu et sa liberté égoïste. Vieille thèse sur les temps modernes, c'est certain. Et cependant, elle comporte au moins cela de vrai qu'elle est ressentie comme telle par beaucoup de monde, y compris de nos jours. Si vivre dans nos sociétés est, depuis Baudelaire (comme nous l'apprend Benjamin¹, entre autres), l'expérience d'un choc sans véritable échappatoire, sans chance de s'y habituer, elle est avant tout la possibilité pour tout un chacun de vivre indépendamment de son voisin, de son ami, de sa famille. Indépendance qu'il ne faut pas confondre avec l'autonomie, sur le plan politique, comme nous l'apprenait déjà Rousseau² : l'autonomie est l'obéissance à une loi, même si c'est la nôtre ; l'indépendance serait au contraire vivre sans loi, sans contrainte, mais aussi peut-être sans but, comme nous le verrons plus loin.

Et c'est bien cette indépendance qui est figurée dans le film *Matrix* : on ne voit jamais par exemple Neo en train de parler à ses parents de ses doutes concernant le monde dans lequel il vit (parenté pourtant obligatoirement « simulée » par la Matrice, autrement l'humanité se rendrait compte de la simulation), ni même se confier à un ami, à une fiancée quelconque. Jamais, une fois libéré, Neo ne dira d'ailleurs que des personnes rencontrées dans la Matrice lui manquent, il ne manifestera qu'une seule attache, matérielle, au monde simulé, le restaurant dans lequel il mangeait d'excellentes pâtes. Le seul lien explicite que Neo entretient avec autrui dans le monde de la Matrice est un lien professionnel : dans son travail (comme la scène, dans *Matrix 1*, où son employeur lui fait des remontrances), mais aussi chez lui (dans la scène où il remet le logiciel piraté à un « client »). Client ou employeur, voilà ce qui, pour Neo, semble résumer sa relation à autrui : une relation purement utilitaire, dans le but de ne pas avoir d'autre dépendance que celle de l'argent (il en reçoit de son employeur comme de son client). L'argent est le seul lien qui nous « oblige » (au sens étymologique : qui nous lie) vis à vis d'autrui, il est ce filet social dont on ne peut s'échapper, mais à l'intérieur duquel on peut aller et venir à sa guise. L'argent est une relation à autrui rationalisée, mesurée, objective, qui nous permet de ne plus avoir de liens affectif, sentimental, subjectif vis à vis des autres. L'argent semble être la figure moderne du

¹ Walter Benjamin, *Charles Baudelaire*, Petite Bibliothèque Payot.

² Rousseau, *Lettres écrites de la montagne*, La Pléiade Tome III.

devoir et du pouvoir, au sens où c'est vis à vis de ce qu'on paye Neo qu'il « doit » quelque chose à la société qui l'emploie (toujours la même scène où Neo se voit rappeler par son patron qu'il doit arriver à l'heure) ou à son client (la disquette ; notons d'ailleurs que dans cette scène Neo n'ouvre sa porte aux autres qu'une fois l'argent transmis...). Mais c'est aussi grâce à ce même argent qu'il peut survivre dans ce monde hostile, manger, se payer son ou ses ordinateurs, son loyer, bref, qu'il peut faire quelque chose à l'intérieur de ce monde clos de la Matrice.

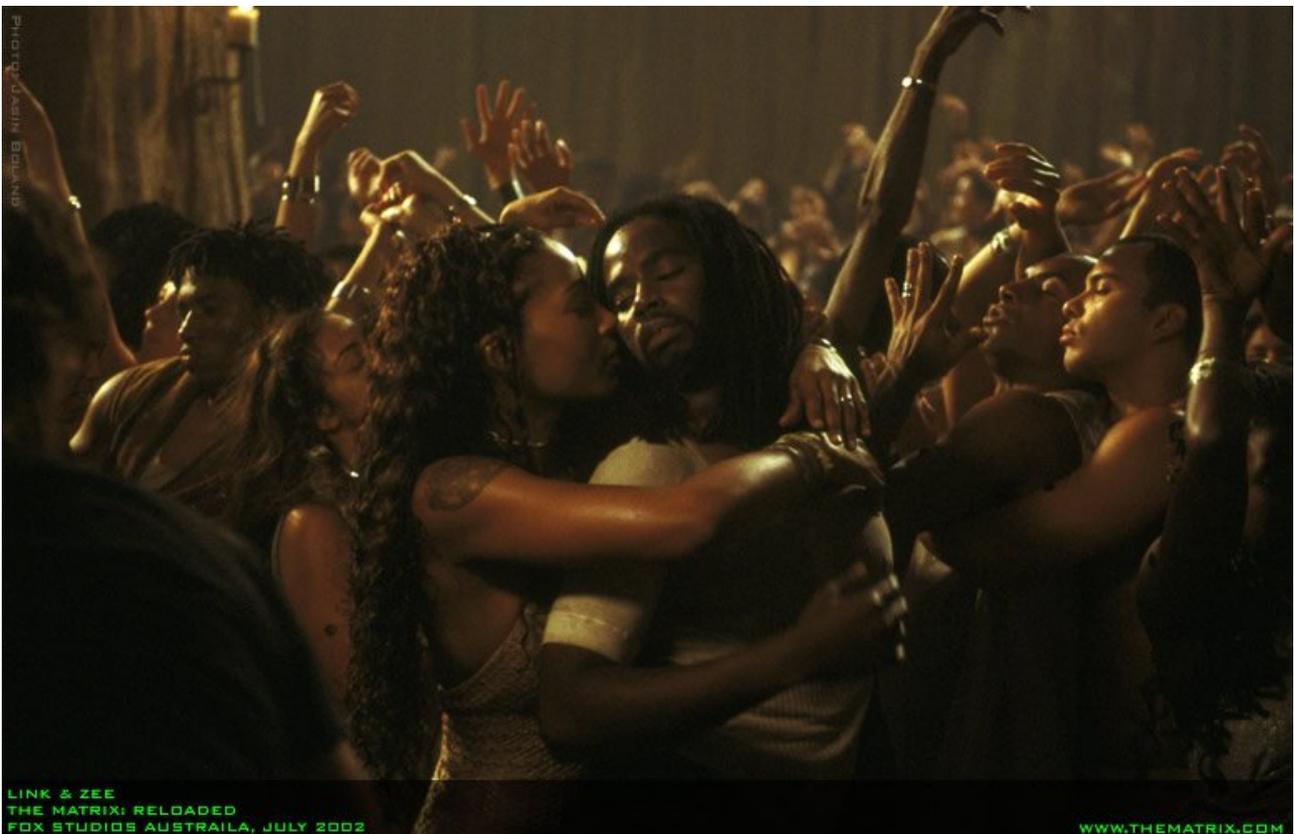


On pourrait d'ailleurs se demander comment mais surtout pourquoi la Matrice gère, tolère des existences échappant à ce modèle, des sortes de banqueroutes sociales comme en témoigne le clochard dans le métro à la fin de *Matrix 1*. Si Neo semble relié à toute cette société artificielle par des liens budgétaires, pour ainsi dire, et non par des liens sentimentaux, on pourrait se demander ce qui retient un tel clochard dans ce monde, comment, libéré de son lien à la société, il ne voit pas de l'extérieur qu'elle est pur artifice, pure simulation. C'est tout simplement que, même en marge du système, il reste relié à lui : il lui faut, à lui aussi, de l'argent pour se payer de quoi se nourrir, de quoi survivre, de quoi boire. La clairvoyance par rapport au système ne peut passer par cette voie où, si les règles du jeu nous ont fait échouer une fois, il faut pour survivre s'y plier encore. La grande leçon de l'échec de la première Matrice, où tout le monde était pourtant parfaitement heureux, est que l'humanité a besoin, dans sa vie, de la possibilité de l'échec pour réussir, pour se transcender. Pas d'humanité productive, donc, sans risque ni contrainte ; voilà pourquoi les fameuses règles du jeu se doivent d'intégrer la possibilité d'un échec. L'argent étant une de ces règles, ne pas en avoir doit être un risque permanent pour chacun ; d'où la nécessité pour la Matrice de gérer de telles existences marginales. Et, nous l'avons vu, elle peut le faire sans risquer pour autant d'être découverte comme simulacre : la marge fait partie du système, et c'est même par l'existence possible de cette marge, par la peur que l'on ressent d'en faire partie un jour, que le système peut se perpétuer sans crainte.

Ramené à un plan plus politique, ce serait dire que le capitalisme ne se maintient que par l'exemple marginal de ceux qui n'ont pas réussi à s'adapter à lui, exemple que nous fuyons, nous intégrant encore plus de ce fait au système capitaliste. Dénoncer le capitalisme ne pourrait se faire vraiment qu'en y renonçant ; tout comme s'apercevoir de ce qu'est la Matrice ne peut se faire qu'en en sortant. C'est toute la réflexion sur ce qu'est un *système* dès lors que notre existence toute entière dépend de lui : la prise de conscience réelle de cette dépendance présuppose d'abord une rupture par rapport à lui. De la même manière que l'on ne se rend compte de l'utilité de l'ouïe que quand on entend moins bien, on ne peut se rendre compte de l'importance de notre appartenance à un système qu'en en sortant. Mais comment faire, puisque vouloir rompre avec un tel système présupposerait d'abord que l'on sache ce que l'on ne peut savoir sans rompre avec lui ; c'est le cercle vicieux de tout système, la perfection mathématique dont parle peut-être l'Architecte qui adapte la « grande

équation » en permanence, en en cherchant l'équilibre comme invincible prison pour les esprits humains.

Nous l'avons vu, sortir d'un tel système ne peut se faire sur le mode de la raison, de la connaissance, puisque l'on obtient un tel recul, un tel savoir qu'une fois débranché du système. La sortie du système ne peut qu'être dictée par le sentiment confus que l'on fait partie d'un système qui n'est ni le seul possible, ni le meilleur possible pour nous. Autrement dit, par le sentiment que l'on pourrait survivre en s'arrachant au système et à ses règles. C'est ce que dit Neo quand il dit (ou plus exactement que Morpheüs lui suggère, jouant précisément sur ses sentiments) qu'il a le « sentiment que quelque chose ne va pas » dans le monde auquel il appartient. C'est peut-être ce que l'on se dit, aussi, quand on sent que le capitalisme provoque des injustices et des aberrations. Ce parallèle avec notre monde pourrait sembler forcé, ou inadéquat, pour un film qui a précisément joué sur tous nos moyens capitalistes pour se faire connaître. Et pourtant, comment ne pas voir cette solitude de Neo dans la Matrice comme étant la portée métaphorique à l'écran de notre solitude individualiste des temps modernes ? Comment ne pas comprendre la Matrice comme étant, dans une certaine mesure tout au moins, la représentation en film de notre système capitaliste moderne ? Nous sommes tout autant prisonniers de ce système capitaliste que Neo l'était de la Matrice ; comme tous les systèmes il a des règles, des contrôles, et une partie de ces règles concerne l'argent comme devoir-pouvoir moderne.



Et comme par hasard, c'est notre monde qui a été choisi par la Matrice pour régir les actions humaines, et non un monde plus simple en apparence à simuler, comme la préhistoire, ou un tout autre cadre, nouveau (comme le fait remarquer l'excellent article « Sommes-nous dans la Matrice ? » du livre *Matrix : machine philosophique*³). Cela pourrait sans doute s'expliquer par le fait que, du fait des mass-media, mais aussi et surtout du rôle de contrôle que joue l'argent (rôle que nous avons déjà examiné, en parlant du système et de sa marge), notre monde est le monde où tout est le plus facilement contrôlable, prévisible, calculable. L'argent, comme nous l'avons vu, est une modalité rationnelle de la relation à autrui, et c'est une relation utilitaire que l'on peut comprendre objectivement (en raisonnant de la manière suivante, en simplifiant : « A a besoin de l'argent de B pour persévérer dans sa vie. A va donc obéir aux ordres de B »). C'est donc une relation à autrui

3 (Ouvrage Collectif) : *Matrix : machine philosophique*, Ellipses, 2003.

que peut comprendre et simuler un programme informatique, lui aussi rationnel, obéissant à la même logique. Simuler de réels sentiments d'amour (autre que l'attrance pure et simple, plus proche des sens et donc plus facile à contrôler pour des machines ayant prise sur eux) ou des liens plus serrés entre les personnes serait, pour la Matrice, se compliquer la tâche : notre monde de 1999, en quelque sorte vidé de toutes ces attaches sentimentales, médiatisant la relation à autrui par ce mode d'action rationnel qu'est l'argent, semblait donc être le plus apte à remplir ce rôle de contrôle total que souhaitaient les machines.

Voilà donc expliqué le choix du monde de 1999 par les machines. Mais voilà surtout exhibée une des dimensions proprement politique des films *Matrix* : on peut opposer sans trop de difficulté le monde simulé, qui est froid, individualiste, sophistiqué, au monde réel de Zion, chaud (cf la scène quasi-animale, de par les couleurs, la sueur, les gestes, de la fête dans *Matrix 2*), collectif (on voit l'importance de la famille, de l'amour, des sentiments, dans Zion tel qu'il est montré dans *Matrix 2* et 3 ; on voit de plus des enfants, mais aussi une grande solidarité qui semble être la seule chance de survie, pour Zion, dans *Matrix 2* et 3), presque primaire (cf ce que nous disions sur la quasi-animalité de certains comportements dans *Matrix 2* et 3, dans des attitudes « tribales », cf aussi les habits usés, les visages fatigués, absents du monde simulé où tout semble cliniquement « propre »). Se libérer de l'esclavage de la Matrice, c'est revenir à ce monde plus simple, plus humain, plus chaleureux, où la société n'est pas soudée par un rapport commun à l'argent, mais par un réel sentiment d'appartenance à un même tout, à une nécessité de solidarité au-delà des conflits et des luttes d'égoïsme. Comme si l'urgence de leur situation avait renforcé encore la volonté de survivre-ensemble, comme si la lutte pour le pouvoir, la domination, avait trouvé un repos dans l'absolue nécessité de tous agir dans la même direction. Le pouvoir et le devoir, dans un tel monde, sont soumis à une nécessité plus vitale que les penchants égoïstes : celle de survivre, survie qui ne peut se faire qu'ensemble. Finalement ce que montrait le monde de 1999 simulé par la Matrice, c'est que l'on peut très bien survivre seul, en partie grâce à l'argent, comme moyen de médiation rationnel à autrui, comme nous l'avons vu. L'aller vers Zion est en quelque sorte un retour vers un monde sans médiation, plus directement sentimental, plus directement altruiste. Revenir à l'essentiel, à l'unité, à l'humain dans ce qu'il a de plus premier, voilà ce qu'est, aussi, se libérer du système de la Matrice.

Non pas, certes, que la nécessité de survivre-ensemble telle que nous l'avons vue supprime tous les conflits, par une vision naïve selon laquelle tout le monde sentirait immédiatement la direction où la communauté humaine devrait aller. Les conflits sont bien présents, comme en témoigne le conflit entre Morpheüs et Lock : conflit politique (vues divergentes sur ce fameux survivre-ensemble) et conflit personnel (sur la femme qu'ils aiment en commun). Si vivre dans cette humanité ressoudée n'exclut pas les conflits et les vues égoïstes, l'urgence de la situation présente et pressante fait que les compromis sont plus faciles à réaliser pour chacun, les échecs plus évidents à accepter. L'égoïsme voudrait triompher, mais il n'a plus le temps de le faire, parce que la situation met en jeu l'ego lui-même, dans sa survie. Coopérer, plus ou moins forcé, ne peut se faire que dans la conscience collective d'un même but à atteindre ensemble. D'où les rapports hiérarchiques bien acceptés (comme le montre l'exemple de Lock qui s'incline devant l'autorité du Conseil), d'où aussi l'absence d'argent à Zion (inutile et dérisoire au vu de ce qui se joue à Zion).



Nous parlions au début de ce texte de l'indépendance caractéristique de l'individu dans la société de 1999 : elle était corollaire, disions-nous, de l'absence de lois, du sentiment que l'on peut tout faire. Mais ce sentiment est aussi le sentiment que l'on n'a rien à faire : c'est l'absence de but, de sens à nos vies, qui est bien représenté par le monde de 1999 simulé par la Matrice. Neo se lève chaque jour, va à son travail, mais tout cela lui semble incolore, vide de sens, de but profond. Au contraire, quand il est à Zion, il sait pourquoi il vit : pour l'amour de Trinity, pour sauver Zion. Sorti du système, il trouve une autre cohésion entre les hommes, dans cette crainte de la mort qu'il partage avec ses semblables, mais aussi dans l'espoir de triompher de la guerre qui les oppose aux machines. Cette cohésion, cette unité dans un même but, ajouté à une union avec au moins un de ses semblables dans un sentiment commun, celui de l'amour, semble être autant de sens qui manquent à la vie simulée de 1999. Comme si, dans l'individualisme et l'indépendance qu'elle provoque, il manquait l'essentiel, cette détermination à l'agir-ensemble qui relierait tous les hommes. Neo, une fois libéré, est autonome : il se prescrit ses propres choix ; mais il ne le fait qu'en relation avec la femme qu'il aime et ses semblables qu'il veut sauver : la loi qu'il se prescrit vient du sens qu'il donne à sa vie. Il n'est donc plus indépendant : il est lié aux autres hommes, et à une femme, et va agir en fonction, donnant sens à sa vie par les choix que cela implique. C'est comme si, finalement, être lié aux autres hommes était ce qui colorait sa vie en lui donnant un sens, comme si, surtout, notre monde moderne, en ayant gommé la nécessité de cette liaison (on peut survivre sans sa famille, sans ami, ce qui n'était peut-être moins facilement le cas dans des temps plus anciens), avait du même coup gommé le sens que nous donnions à nos vies, le but incontestable de notre survie, la survie-ensemble. Autrement dit, en n'étant plus obligés par rapport aux autres nous n'avons plus de direction dans notre vie, de point de liaison qui l'oriente et qui influe sur nos choix ; l'indépendance est au prix de la perte de repères qu'étaient ces liens avec autrui.

Matrix peint donc, en décrivant le monde de 1999, une vie désorientée, décolorée, vide de tout sens, et c'est en cela que je le vois, même si des traits sont très accentués dans cette description, comme l'affirmation, sinon d'une thèse, du moins d'un *problème politique* : celui que la modernité, par le biais de l'argent notamment, a vidé peu à peu nos existences de leur but. L'*individualisme* est ici à comprendre comme une *indépendance*, une absence de tissus social, l'absence du sentiment en chaque homme de la nécessité du survivre-ensemble. La course au pouvoir, l'égoïsme, peuvent se développer sans frein, puisqu'il n'y a aucune conscience d'un danger pressant qui rendrait obligatoire l'adhésion à un même but dans un tel monde, au contraire du monde de Zion. Et pourtant, pour tous ces humains branchés à la Matrice, il y a bien un danger pressant à rester dans un tel système, et donc une nécessité à s'unir contre lui ; mais la plupart ne le voient pas et continuent dans leur égoïsme sans limite. Peut-être que, comme eux, nous, habitants de la Terre en 2004, partisans même passifs du capitalisme, nous ne voyons pas l'urgence de « débrancher » de ce système et d'en remettre en cause les principes, dont notre propre indépendance. Si nous le faisons, peut-être prendrions-nous conscience des dangers de la technique (comme les hommes de Zion ont conscience de l'attaque des machines), des risques de destruction de notre planète, et, ainsi, nous pourrions, malgré nos conflits, retrouver le vrai sens de l'humain en adhérant à un même but, la sauvegarde de notre espèce et de notre planète, par exemple. Orienter nos vies dans une vraie liaison à nos semblables, voilà peut-être une des leçons qu'il faudrait tirer, sur le plan politique, des films *Matrix*, avec la critique d'un système de contrôle dont le point de ralliement rationnel est l'argent. Comme je l'ai déjà dit ailleurs (article « Pourquoi la foi a-t-elle le dernier mot dans Matrix »), je vois en *Matrix* un plaidoyer pour une humanité plus directe, qui ressent plus qu'elle ne calcule, qui éprouve au plus profond d'elle-même les raisons qui la font vivre et se battre : j'espère que ce deuxième texte, sur une dimension plus politique des films *Matrix*, sera une étape supplémentaire pour vous voir adhérer à ce plaidoyer, même si ce n'est peut-être pas exactement celui de leurs auteurs.

ElsP – Pierre Serange, 2004.